

RESSORTIE *Sans lendemain de Max Ophüls (1939)*

Sous la lumière

Contrairement aux deux chefs-d'œuvre d'Ophüls qui ressortent restaurés, *Le Plaisir* (1952) et *Madame de...* (1953), *Sans lendemain* reste inconnu de beaucoup, et pour cause : imparfait et fourbu, mais parcouru d'aveuglants éclats, il donne moins envie de le porter au jour comme une découverte que d'y revenir comme à un repentir taraudant. Ce mélodrame français dont le tournage en 1939 fut momentanément retardé par une mobilisation partielle emploie les techniciens les plus brillants du réalisme poétique (Eugen Schüfftan à l'image, Eugène Lourie assisté de Max Douy aux décors) et l'on y reconnaît entre autres, passagers furtifs mais indéboulonnables des studios de Joinville, la Pauline Carton de chez Guitry, Géo Forster en danseur gigolo frais sorti de *La Règle du jeu* où il circulait en mondain efféminé, ou encore Jane Marken et Gabriello de *Partie de campagne* en concierge et patron de bouge. Tout le monde est là, mais où est l'Allemand tout juste nationalisé français et bientôt en route vers l'Amérique ? Une forme se cherche, dans une lutte à bas bruit entre le bagout franchouillard de certains dialogues de la pègre et l'aspiration à un ailleurs qui trouverait esthétiquement ce que, dans le récit, son héroïne se refuse.

Soir après soir, en culotte à strass, Evelyne Morin (Edwige Feuillère) accomplit routinièrement dans une boîte de Pigalle son strip-tease de veuve déclassée qui élève seule son fils. À l'image du générique parcouru de néons d'enseignes de clubs, le récit fait surgir de la neige (un flash-back sur les pistes de ski de Montréal) l'amour de jeunesse qu'Evelyne, mariée arbitrairement alors qu'elle vivait là-bas, a quitté sur la pointe des pieds, sans explication. Même leur dernière soirée ensemble paraît située au cinéma pour fournir cet excès de lumière exhibée puis ôtée. Partout ailleurs, la sous-exposition gagne, même dans l'appartement de luxe qu'Evelyne, quand son ancien amant québécois revient dix ans plus tard la reconquérir, tient à louer à Passy afin de passer pour une femme respectable. On s'attend alors à une mise en scène en grande pompe par celle qui joue son va-tout lors de cette visite, à une simulation parfaite d'opulente vie bourgeoise, mais le meublé à hauts plafonds pour lequel elle s'endette a des airs gothiques et funéraires ; en fait d'apparat, c'est l'ami fauché et vaguement souteneur (Paul Azaïs) qui dégote in extremis une bouteille de vin avant de s'effacer lui-même du tableau, comme une trogne qui y déparerait.

Filet de pêche à La Sirène, mousseline faisant office de cloison entre les pièces immenses ou rideau de perles chez le gangster auprès duquel Evelyne s'endette : d'incessants voiles à la Sternberg, comme traînant le muet jusqu'à l'extrême fin des années 1930, contribuent paradoxalement à épurer le pathos de l'intrigue. Avec un jeu moins vibratile que celui de Joan Fontaine dans *Lettre d'une inconnue*, sa future « sœur » en malheur, Feuillère l'effeuilleuse combine l'affairement anxieux de qui tente un dernier stratagème pour changer de vie et l'attachement à un idéal de pureté qui la congèle ; au cabaret, elle interprète d'ailleurs « la plus troublante des quatre saisons : l'hiver », nue sous sa fourrure immaculée. « Ça doit être bon de s'enfoncer dans le brouillard. Disparaître... » Sous le mélodrame pointe l'exil et le pire de l'Histoire à venir, et la suie insistante de *La Traversée de Paris* semble presque trouver son point d'origine dans les allers-retours inefficaces entre l'ancien logis montmartrois et le faux intérieur du 16^e arrondissement – impasse narrative, esthétique et historique qu'Ophüls remplacera plus tard par d'autres formes de circularités fatales, de plus amples volutes. ■

Charlotte Garson

Version restaurée. En salles le 6 novembre.

